

**Kenneth Cook**

# Le trésor de la baie des orques



## Littératures - Roman

« Hoyle était très pâle et s'était mis à parler très lentement et posément.

– Si cette perle est bien ce que je crois qu'elle est, elle sera sans doute l'une des plus précieuses au monde... Je la veux. Je tiens à ce qu'une chose soit bien claire entre nous, Cassidy : j'obtiens toujours ce que je veux. »

Cassidy a très bien compris la menace. David Hoyle, tyran ignoble, possède la quasi-totalité du petit port de Three Fold Bay. Tous les hommes pêchent pour son compte, y compris Jonathan Church, venu chercher fortune : il risque sa vie au côté des autres, chassant au harpon les baleines qu'une meute d'orques rabat vers la baie.

Lorsque Church se laisse convaincre par Cassidy de remonter du fond des eaux la plus grosse perle du monde, ils vont devoir affronter ensemble les pires prédateurs.

Conteur fabuleux, **Kenneth Cook** (1929-1987) est l'un des meilleurs écrivains australiens du XX<sup>e</sup> siècle. Il a alterné avec le même bonheur romans noirs (*Cinq matins de trop*), recueils de nouvelles hilarantes (*Le koala tueur*; *La vengeance du wombat*; *L'ivresse du kangourou*) et grands romans d'aventure tel *Le trésor de la baie des orques*.

Traduit de l'anglais (Australie) par Mireille Vignol.

Illustration de couverture :  
Marty Snyderman © Corbis. All Rights Reserved  
Imprimé et broché en France

–

Retrouvez toute notre actualité sur  
**www.autrement.com**  
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

# Le trésor de la baie des orques

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Paru en langue anglaise sous le titre *The Judas Fish* (1983) © The Kenneth Cook Estate.

© Éditions Autrement, Paris, 2013 pour la présente édition.  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

KENNETH COOK

# Le trésor de la baie des orques

*Traduit de l'anglais (Australie) par Mireille Vignol*

Éditions Autrement **Littératures**



## Avant-propos

*Pour ceux qui s'intéressent à ce genre de détails dans une œuvre de fiction, je tiens à signaler que tous les événements relatés dans ce roman ont réellement eu lieu. Ils ne sont arrivés ni aux personnages ni aux endroits inventés dans cet ouvrage, qui a pour vocation de distraire, mais ils n'en sont pas moins véritables. Ceux qui souhaitent lire les comptes-rendus documentés de ces incidents trouveront en annexe la liste des ouvrages d'où je les ai tirés. Je fais cela en toute bonne foi, pour justifier la bizarrerie de nombreux événements qu'en ma qualité de romancier, je n'aurais simplement jamais osé inventer.*





# I

L'air était saturé de fumée, la chaleur à peine supportable, le regard de la fille au fond de la pièce ouvertement agui-cheur. Jonathan Church avait trois as et deux rois.

Il plissa légèrement les yeux en découvrant son jeu. Les trois autres hommes observaient tranquillement leurs cartes. Deux d'entre eux étaient barbus, le troisième rasé de près, comme lui. Tous regardaient leur jeu, les yeux morts, aussi vides que les siens, espérait Jonathan. Avec les cartes déjà tombées, trois as et deux rois devaient lui permettre de battre n'importe quelle combinaison. Il disposait d'une énorme pile d'argent et aucune limite n'avait été fixée. Au milieu de la table, le pot s'élevait à vingt-cinq livres ; c'était à lui de parler le premier. Enchère élevée pour forcer les autres à se cou-cher et récupérer le pot ? Enchère modeste pour les appâ-ter, en espérant qu'un des hommes ait un jeu presque aussi bon que le sien, un brelan par exemple, qui l'incite à miser gros ? Combien de cartes chacun d'eux avait-il achetées ? Un

type en avait pris deux – ça voulait sans doute dire qu’il avait un brelan –, mais pas un brelan d’as. Les autres en avaient acheté trois – ils détenaient peut-être des paires et avaient obtenu une troisième carte, mais c’était toujours moins que des as. Il était très improbable que l’un d’eux ait tiré la paire correspondante pour former un carré. Jonathan était presque certain d’avoir un jeu gagnant, et il s’en foutait royalement.

Il avait enterré son père deux jours plus tôt.

Le vieil homme s’était suicidé. Incapable de faire face à la ruine provoquée par trois inondations successives qui avaient dévasté toutes ses récoltes, détruit sa maison, noyé son bétail et attiré les créanciers comme des vautours s’acharnant à dépecer son cadavre financier. Incapable de braver tout ça, le vieil homme avait pris un pistolet, l’avait glissé dans sa bouche et s’était fait sauter le crâne. Il avait voulu partir décemment, emporté par le fleuve pour n’être jamais retrouvé, mais son corps était tombé à la renverse, pas dans l’eau. C’est Jonathan qui l’avait trouvé à l’aube sur les rives de l’Hawkesbury. Il l’avait cherché toute la nuit, dès qu’il avait découvert la lettre, posée sur la commode du salon de la maison de pierre où il avait vécu vingt-huit ans. Il était né dans cette maison, sa mère était morte dans cette maison, et maintenant son père avait décidé de mourir devant cette maison. Le vieil homme n’aurait pas voulu que Jonathan retrouve son corps.

« Cher Jonathan, disait la lettre, je suis désolé. Mais nous avons tout perdu. Nous avons trop de dettes et je suis trop vieux et fatigué. Je veux en finir. Ne me cherche pas. Je suis désolé et j’espère que tu pourras me pardonner. C’est vrai-

ment ce que je veux faire. Il y a quelque chose qui cloche à l'intérieur de mon corps, je ne sais pas ce que c'est et je m'en fiche. Je veux seulement partir. Je ne peux pas vivre dans les décombres de la ferme et le déluge des dettes, car il n'y a aucun espoir de remonter la pente, ni pour la ferme ni pour ma santé. Ne sois pas triste pour moi. C'est vraiment ce que je veux faire. J'espère seulement que ça ne sera pas trop douloureux. Ne me cherche pas. Tu ne me trouveras pas. Accepte ma mort, c'est tout ce que je te demande. Dans le tiroir au fond de l'armoire de ma chambre, tu trouveras vingt souverains dans un sac. Ils sont pour toi. Je suis désolé qu'il reste si peu. Prends-les et va-t'en. J'imagine que tu ne pourras pas m'oublier, mais essaie de ne pas trop penser à moi. Adieu. Ton père. »

Cette longue missive répétitive n'avait pas surpris Jonathan. Il avait depuis longtemps compris que son père était un homme vaincu, et qu'il n'était pas du genre à ramper jusqu'à la tombe. Qu'il s'y rendrait la tête haute, un pistolet à la main pour flinguer le destin qui s'acharnait sur lui.

Ce qui avait affligé Jonathan, c'était que son père ne savait pas écrire. Il avait consacré la majeure partie de ses économies à son fils, pour lui assurer une instruction rare dans cette obscure colonie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il n'avait pas été capable de rédiger la lettre expliquant son geste. L'écriture était celle de Joe Taylor, un petit propriétaire voisin. L'idée de son père faisant jurer le secret à son vieil ami pour lui dicter son communiqué de désespoir final déchirait le cœur de Jonathan.

Il avait donc cherché son père et l'avait trouvé mort, la tête fracassée sur la rive du fleuve.

Plongé dans une sorte de torpeur, il avait organisé les obsèques, trouvé l'argent dans le tiroir du fond de l'armoire, ignoré les créanciers qui s'étaient agglutinés autour de la maison dès qu'ils avaient appris le décès du vieil homme, emballé ses hardes dans deux sacs en toile et pris la route de Sydney avec l'argent que son père lui avait laissé, les frais des funérailles en moins.

Le chagrin, l'accablement et le désespoir l'avaient rattrapé et s'étaient abattus sur lui quand il était arrivé à Sydney. Une fois cette stupeur atténuée, il avait réalisé qu'il était seul au monde, sans le sou, et que l'homme qu'il avait aimé et avec qui il avait travaillé au fil des ans commençait déjà à se désintégrer à l'intérieur de sa caisse en bois brut, dans le sol encore gorgé d'eau du cimetière de Windsor.

Il s'était donc soûlé. Pas beaucoup. Juste assez pour adoucir les contours de la douleur et du vide qu'il ressentait. Dans une taverne de Mosman, quartier nord du port de Sydney, il s'était trouvé en compagnie de quatre marins qui voulaient jouer aux cartes. Il s'était joint à eux pour passer le temps et pour éviter de réfléchir. L'un des matelots avait perdu tout son argent et avait quitté la table. Jonathan se trouvait maintenant avec une pile de souverains, ses gains ; il y avait vingt-cinq livres dans le pot et il avait en main trois as et deux rois.

Il aurait voulu cesser la partie et aller dormir, mais il ne pouvait pas laisser passer de telles sommes – à moins de

gagner tout l'argent de ses compagnons et de les forcer à abandonner.

Il glissa dix souverains dans le pot.

Le rasé et un des barbus se couchèrent immédiatement. L'autre barbu, un quadragénaire trapu vêtu d'un uniforme de matelot en toile, le dévisagea. Ses yeux ne révélèrent pas la moindre expression. Jonathan soutint son regard en essayant d'être tout aussi impénétrable, mais il était conscient d'afficher un certain mépris amusé.

– T'as dit que tu t'appelais comment, déjà ? lui demanda le marin comme si ça avait un rapport avec la partie.

– Jon Church, dit Jonathan. Je viens juste de miser dix souverains.

– On m'appelle Billy, répliqua le marin en poussant délibérément vingt souverains vers le pot.

Combien de cartes avait achetées cet homme ? se demanda Jonathan – deux, à ce qu'il lui semblait. Il avait un brelan à coup sûr. Peut-être un full, mais pas à hauteur d'as. À moins qu'il n'ait eu un brelan et acheté la quatrième carte. Mais c'était très improbable. De toute façon, songea Jonathan, il avait joué avec l'argent des autres.

Il poussa vingt souverains dans le tas.

– Je relance de dix.

Le matelot s'empressa de glisser quarante souverains. Jonathan était persuadé qu'il bluffait. Quand on a un bon jeu, on n'oblige pas son adversaire à se retirer en forçant ainsi les enchères. Un homme ne mise imprudemment que s'il doute de son jeu.

Jonathan joua cinquante souverains dans le pot. Il essaya de calculer combien celui-ci contenait au total. Il n'y arrivait pas avec précision, mais ça représentait une sacrée somme.

Le marin sourit.

Puis il compta l'argent sur la table devant lui. Il y avait trente-huit souverains et de la menue monnaie. Il glissa la monnaie dans sa poche et fit glisser les souverains bien au centre.

– Je te défie de regarder ça, lui dit-il.

Jonathan savait ce que ça voulait dire. Si Jonathan surenchérisait, l'autre serait obligé de plier ses cartes ou d'emprunter pour relancer. C'était sans doute autorisé dans une taverne de matelots. Si Jonathan relançait, ça ne ferait que prolonger un peu la partie et, en fin de compte, le résultat serait le même – ils devraient montrer leur jeu. Il fallait que le marin ait de bonnes cartes pour prendre un tel risque. Mais ce n'était sans doute qu'un full, et aucun full ne pouvait battre Jonathan. De toute façon, au point où il en était, il devait le suivre.

Il prit conscience d'un silence soudain aux tables voisines. Certains les dévisageaient, d'autres se tenaient autour de leur table et admiraient la pile de souverains. Il lui vint alors à l'esprit que des complices trichaient peut-être – ou avaient triché avant – en faisant des signes au marin en face de lui. Mais c'était improbable. Il y avait trop de témoins. Ce type de pratique était dangereux dans une taverne de ce genre, à moins d'être très doué.

Il sourit intérieurement. Ça ne valait pas la peine d'y penser. Il compta dix-huit souverains dans le pot et, seulement

alors, il comprit qu'il ne lui en restait que dix. S'il gagnait, il serait riche. S'il perdait, il aurait dix livres en poche.

Le marin lui adressa un grand sourire. C'était un homme sympathique, qui ne semblait pas particulièrement inquiet à l'idée de perdre ou de gagner une fortune.

Jonathan lui renvoya son sourire. Ce n'était que politesse. « Rien de tout ça ne m'importe », pensait-il, jusqu'à ce qu'il se rende compte, avec une écoeurante certitude, à quel point c'était faux. Il ne voulait pas se retrouver à Sydney sans un sou, il ne voulait pas avoir à chercher du travail, pas immédiatement. Il avait besoin de temps pour réfléchir. Il sourit du mieux qu'il put au matelot toujours guilleret.

– Je t'ai suivi, dit-il. Montre ton jeu.

Lentement, avec une théâtralité délibérée, le marin montra son jeu.

Carré de cinq.

Jonathan soupira, fit de son mieux pour forcer un rire, découvrit ses cartes et poussa l'énorme pile d'argent à l'autre bout de la table.

– Bonne chance, dit-il en se levant.

Le marin, ravi, empocha ses gains.

– T'abandonnes ? lui demanda-t-il.

– Oui. Je suis fauché. J'aimerais pouvoir manger demain.

La fille en bout de salle lui décocha un nouveau regard aguicheur : un homme plus grand que la moyenne, bien bâti, bien vêtu et capable de jouer une partie de cartes à ce niveau valait qu'on s'y intéresse. Mais Jonathan l'ignora et retourna dans la chambre qu'il avait louée pour la nuit, s'estimant

heureux de n'avoir à la partager qu'avec deux ou trois autres hommes.

\*

Le lendemain, il s'embarqua pour Three Fold Bay parce que c'était la destination du premier bateau au départ de Mosman Bay, parce que le prix de la traversée correspondait à ce qu'il comptait dépenser, parce qu'il voulait désespérément s'éloigner de Sydney et de tout ce qui pouvait lui rappeler son père, sa propre vie, sa propre sottise et parce que, pour le moment, peu lui importait où il allait.

La nuit venait juste de tomber quand le bateau à vapeur de Sydney s'amarra à Three Fold Bay ; Jonathan se tourna vers un des mousses.

– Tu sais où je peux trouver le gîte et le couvert ?

Sa voix avait l'indéfinissable accent nasal et traînant, pas déplaisant, qui s'était imposé en Australie pendant les cinquante premières années de colonisation.

– Dans n'importe laquelle des cambuses en bout de quai, lui répondit le mousse.

– Y en a de meilleures que d'autres ?

– Non, répondit le matelot en s'appliquant à dénouer les amarres.

Jonathan traversa la passerelle et descendit le grand embarcadère conçu pour les marées qui découvraient de vastes étendues de sable entre le rivage et les bateaux.

Il n'était parti de chez lui que quelques jours auparavant. Il



se demanda ce que son père aurait pensé de ce gaspillage de journées, puis il se souvint que son père n'était plus là pour le juger et qu'en réalité il n'avait sans doute eu aucun jugement particulier lors des longs mois qui avaient précédé son suicide.

Ce qui n'avait pas toujours été le cas. Adam Church avait été un homme simple, mais solide, et même un grand homme. Il était arrivé à bord du premier convoi de bagnards en Australie. Encore jeune garçon, il avait été condamné à sept années d'exil pour vol à l'étalage et il était arrivé à Botany Bay à l'âge de dix-huit ans.

Adam avait connu toutes les horreurs des premiers jours. Il avait mangé du ragoût de chien indigène avec des herbes pilées. Il avait vu six hommes pendus pour le vol de quatre sacs de farine. Il avait été attelé comme un bœuf avec vingt autres détenus pour tirer du bois. Il avait été ligoté à un triangle de fer et fouetté avec un chat à neuf queues jusqu'à ce que les os de sa colonne deviennent blancs et luisants sous le sang et la chair en bouillie. En vieillissant, il avait pris l'habitude d'ôter sa chemise et de montrer les épaisses cicatrices indélébiles qui lui couvraient le dos, du cou jusqu'aux fesses. Il semblait en tirer plus de fierté que de ressentiment. Mais il est vrai qu'Adam Church avait survécu à tout. Affranchi après avoir purgé sa peine, il avait travaillé dur pour pas grand-chose des années durant, puis en approchant la cinquantaine, il avait été embauché sur la construction de la nouvelle route qui traversait les Blue Mountains. Faisant preuve d'une rare gratitude, les autorités avaient compensé les efforts des travailleurs en leur donnant des titres de propriété et, à un âge mûr, Adam

Church s'était retrouvé propriétaire de trente-deux hectares sur les rives de l'Hawkesbury.

Il avait lui-même bâti sa maison de pierre, planté quelques cultures, pris une jeune épouse, récolté du blé, élevé quelques vaches, quelques chèvres et un fils, Jonathan Church. Et il lui avait offert la chose la plus précieuse, qu'il avait si ardemment désirée pour lui-même : l'instruction.

C'était cette instruction qui différençait Jonathan de ses pairs. Il avait passé la meilleure partie de sa jeunesse et de sa vie d'adulte à ramer et à manœuvrer d'encombrants radeaux sur l'Hawkesbury pour livrer les produits de la ferme aux marchés de la ville. Ces activités l'avaient rendu robuste et vigoureux, comme la plupart de ses congénères, mais il avait aussi conscience de choses que ces derniers n'avaient aucun espoir de comprendre. Il était apprécié, mais les jeunes fermiers de Windsor le trouvaient un peu étrange et ne l'avaient jamais complètement intégré.

L'odeur le fouetta avant qu'il n'ait parcouru la moitié de l'embarcadère. L'odeur des entrailles mêmes de la mer : épaisse, lourde, si dense qu'il eut l'impression de pouvoir l'éloigner de son visage en la poussant, une odeur qui empestait de tous les poissons et animaux marins crevés depuis le début des temps ; une odeur de sang passé et d'intestins pourris ; une odeur d'habits de vieillard : l'odeur d'un port baleinier.

Jonathan s'arrêta, cracha, puis se couvrit de la main la bouche et le nez. Les deux autres passagers du bateau s'approchèrent de lui.

– Mais d’où vient cette puanteur, bon Dieu ? grommela Jonathan d’une voix étouffée.

– Qu’est-ce que t’as dit, mon pote ? demanda un homme.

– D’où vient cette puanteur, bon Dieu ? répéta Jonathan en déplaçant légèrement sa main.

– Quelle puanteur ? demanda l’homme en se tournant vers son compagnon, qui hocha la tête.

Jonathan préféra ne pas relever et s’éloigna. Il apprit au cours des jours suivants que les hommes qui vivaient dans la pestilence d’une ville baleinière développaient une capacité à ne plus la sentir. Ceux qui n’y parvenaient pas s’en allaient.

Dans la rue au bout de la jetée, flanquée de constructions grossières, il repéra plusieurs bâtiments en bois brut, manifestement des cambuses. Jonathan entra dans la première, le nez et la bouche toujours couverts. Quand il ôta sa main, il reconnut une odeur plus familière : types crasseux, rhum et graillon.

Il se retrouva dans une salle assez grande, baignée du jaune des lampes à huile de baleine et d’une chaleur étouffante. Répartis autour d’une petite quinzaine de tables, quelque cinquante hommes mangeaient, buvaient, jouaient aux cartes ou discutaient. Au fond de la pièce, trois rondins fendus d’environ six mètres de long, à la surface mal rabotée, reposaient sur deux troncs entiers pour former le comptoir. On servait le rhum au tonneau. Derrière le bar, une porte laissait apercevoir une grosse métisse, des casseroles et des poêles, signes qu’ici on servait probablement à manger. Le taulier, homme gras et malpropre, nu jusqu’à la taille, dégoulinant de sueur

sous son épaisse barbe noire, faisait couler des demi-chopes de rhum avec une dextérité remarquable.

Jonathan se dirigea vers le bar. Il dut se faufiler autour d'une table où deux malabars disputaient un bras de fer. Leurs mains serrées tremblaient sous l'effort, leurs dents étaient exposées en grimace ou sourire, et leur transpiration formait des flaques sur la table. On aurait dit qu'ils étaient là depuis des heures et qu'ils n'en bougeraient peut-être plus jamais. Une petite pile de pièces, sans doute la mise, était posée entre eux.

Jonathan s'adressa au tavernier.

– Qu'est-ce qu'on peut manger ?

– Ragoût ou boulettes de viande, lui répondit-il sans rompre sa cadence de travail.

En dépit de sa rapidité et d'une négligence manifeste, il remplissait les chopes de rhum toujours jusqu'au même niveau.

– Quel genre de boulettes de viande ? demanda Jonathan.

Le patron finit par le regarder, d'un regard en biais, perplexe.

– Des boulettes de viande à la viande. Quoi d'autre ?

– Combien ?

– Pour le ragoût ou pour les boulettes ?

– Le ragoût, répondit patiemment Jonathan.

– T'as ta gamelle et tes couverts ?

Ceux de Jonathan étaient rangés dans son sac et il avait la flemme de les chercher.

– Non.



Achévé d'imprimer en janvier 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet  
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.  
Fax : 01 44 73 00 12. N° d'édition : L.69ELFN000361.N001. ISSN : 1248-4873.  
ISBN : 978-2-7467-3478-4  
Dépôt légal : février 2013.